

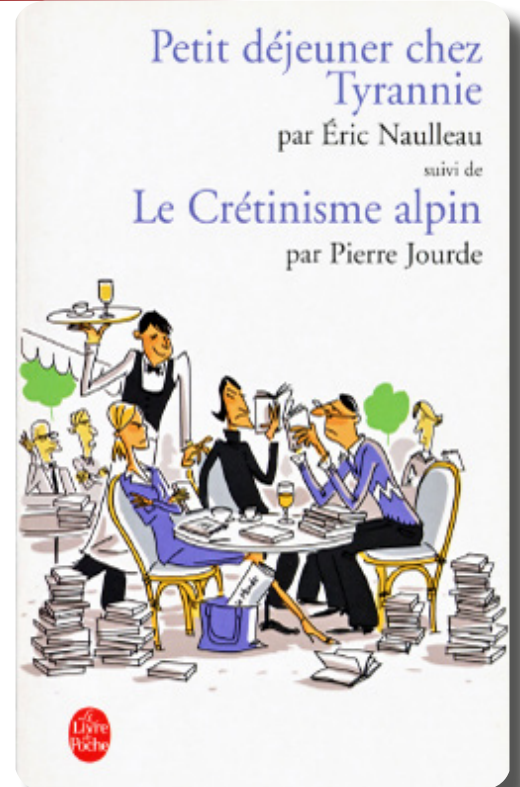
Présentation

Petit déjeuner chez tyrannie se compose de deux parties. Dans la première, Eric Naulleau, qui n'était à l'époque que le patron d'une petite maison d'édition, raconte sa rencontre mouvementée avec trois journalistes du Monde des livres à la suite de la parution de *La Littérature sans estomac*. Dans la deuxième, intitulée *Le Crétinisme alpin*, l'auteur du livre tire un bilan des réactions.

Si *La Littérature sans estomac* a été, dans l'ensemble, plutôt bien accueillie par la critique (avec de notables exceptions) et a fait connaître son auteur, si de nombreux journaux en ont parlé, ce livre a entraîné d'autres conséquences. Elles sont de deux ordres : réactions officielles, sous forme d'articles et d'interventions publiques ; actions plus discrètes. En voici quelques exemples.

En ce qui concerne les actions discrètes :

- * Interview de Jourde par Pierre Assouline, pour France Culture, annulé la veille sur intervention de la direction (printemps 2002).
- * Article de Jourde écarté du recueil *Le Cadavre bouge encore* sur intervention de Leo Sheer (fin 2002).
- * Article de Jourde sur l'université, à paraître en janvier 2003 dans *Les Temps modernes*, supprimé par Claude Lanzmann après une conversation téléphonique de ce dernier avec Josyane Savigneau.
- * Article sur *Petit déjeuner chez tyrannie* rédigé, composé, puis censuré dans la revue *Chronic'art* sur intervention de Leo Sheer, ce qui entraîne la démission de l'auteur de l'article et d'autres membres de la rédaction (janvier 2003).
- * Parution en collection « Pocket » de *La Littérature sans estomac* prévue pour le mois de mars 2003, mais reportée à une date ultérieure, afin de ne pas froisser *Le Monde des livres* (janvier 2003).
- * Suppression du partenariat entre *Le Monde des livres* et le salon du livre de Bron, à cause de la participation de Jourde à ce salon (janvier 2003).
- * Article dans *Têtu* sur les réactions de Josyane Savigneau et ses propos homophobes supprimé après intervention de Savigneau auprès de Pierre Bergé, propriétaire du magazine (2003).
- * Interview d'Eric Naulleau pour l'émission littéraire *Campus*, à laquelle participent Josyane Savigneau et Pierre Louis Rozynès, enregistrée, non diffusée (2003).
- * Envoi à Antoine Gallimard, par Josyane Savigneau, de mails demandant le renvoi de Jean-Marie Laclavetine de chez Gallimard, parce que ce dernier avait présidé une table ronde où Jourde était présent (2003).
- * Page portrait prévue dans *Le Monde*, supprimée sur intervention de journalistes du *Monde des livres* (2006).
- * Déclaration de Claire Devarrieux, responsable du supplément livres de *Libération*, à l'attachée de presse de Balland et de *L'Esprit des péninsules*, affirmant que son journal n'écrirait jamais un article sur les écrivains d'une maison qui publie Jourde.



Par ailleurs, certains des articles consacrés à La Littérature sans estomac prenaient de surprenantes libertés avec les faits et avec les citations. Ainsi, pour Pierre-Louis Rozynès, dans Marianne, « Personne ne trouve grâce » dans le livre « sinon Gérard Guégan » (alors qu'il y a des éloges de Novarina, Chevillard, Millet, Michon, Echenoz, Richard Millet, Louis-Combet, Catherine Millet, et des jugements très nuancés sur Houellebecq ou Delerm.

Pour Rozynès (Marianne, Livre Hebdo) ou Jean-Luc Douin, du Monde, le livre ne comporte aucune analyse ni argumentation et ne manie que l'injure, il s'agit, dit Douin, d'une « brève analyse de comptoir ». Il n'y a, pour Josyane Savigneau, « aucune analyse ». Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir des choix et des arguments, une telle description conviendrait à un libelle ordurier à la Hallier, mais s'avère assez surprenante au regard de 90 % des pages du livre, qui en comporte 330 et en consacre en moyenne 14 à chaque auteur, avec des analyses détaillées du texte. Certains de ces textes avaient d'ailleurs paru dans l'austère Critique, qui ne passe pas pour un brûlot obscène. Pour ne prendre qu'un exemple :

Dans La Première Gorgée de bière, on lit ainsi cette description d'un poirier :

Le long du petit mur de pierre court le poirier en espalier, avec cet ordonnancement symétrique des bras que vient féminiser l'oblongue matité du fruit moucheté de sable roux.

Voilà un concentré de joli : l'évidence ineffable (« cet » : « celui que nous savons, et comment le dire autrement ») soutient son fruit, mais ce fruit n'est en réalité que la condensation de la disparition du poirier, de la fuite du discours dans le joli. La phrase dit très exactement que la matité du fruit féminise l'ordonnancement des bras du poirier, ce qui n'est pas très clair. On croit comprendre que c'est la poire, dans sa sensualité de sein bronzé, qui féminise un peu l'arbre sévère. Mais la vertu de l'objet a glissé subrepticement à sa couleur et à sa forme, la poire est devenue une « oblongue matité ». La désignation de l'objet au moyen de la substantification d'un adjectif de qualité fait songer aux pénibles préciosités des écrivains fin de siècle, avec leurs « bleuités » et leurs « diaphanéités ». Ce qui règne et qui agit réellement dans cette phrase, ce qui en articule le propos, c'est donc la matité (alors que cette qualité joue un rôle secondaire dans la construction de l'image). Moins qu'une chose, une qualité : la couleur ; moins qu'une couleur : une qualité de couleur, devenant elle-même objet (elle est oblongue), la matité ne livre en même temps, dans son affectation de particularité, aucune particularité réelle, ce que la complexité du propos ne permet pas de voir. Tour de passe-passe rhétorique, qui paraît donner et ne donne rien d'autre que de l'illusion : le sentiment de se perdre un peu dans la fuite des mots, avec l'idée vague que ce sont de jolis mots. Bref, une impression de littérature. On peut préférer une exigence littéraire plus grande, qui, au lieu de broser le trompe-l'œil de la présence, avouerait qu'au cœur de l'attention que nous portons aux choses se tient l'absence.

Bertrand Leclair, dans La Quinzaine littéraire et Jean-Luc Douin dans Le Monde accusent l'auteur de manipuler des citations détachées de leur contexte, ce qui est tout de même difficile à soutenir dans des textes qui comportent 25 % de citations, sur de pleines pages parfois. Le plus étonnant c'est que l'un et l'autre, dans leurs articles, inventent purement et simplement des citations qu'ils attribuent à Jourde, ou isolent certaines de ses phrases de manière à les détourner complètement de leur signification. De même, l'accusation de scatologie revient à plusieurs reprises, chez Douin ou Yann Moix, notamment à propos du chapitre sur Marie Darrieusseq, sans préciser bien entendu que les termes employés figurent dans une analyse du thème scatologique, omniprésent dans Truismes.

Jean-Luc Douin, dans le très sérieux Monde des livres, relève comme erreurs grossières et comme exemples de « manque de rigueur », dans La Littérature sans estomac, le fait d'avoir attribué le Goncourt et le Femina au Chasseur Zéro et à Port-Soudan, alors que ces livres ont évidemment été couronnés par ces prix.

Plus généralement, ces critiques ont réalisé à la perfection, sur ce texte, ce que, huit ans auparavant, Jean-Philippe Domecq appelait les « quatre figures d'intimidation culturelle » opposées systématiquement à tout critique se risquant à remettre en cause le moindre aspect de l'art contemporain, et surtout l'opinion des journalistes qui comptent : aigreur et envie, théorie du complot, fascisme. La quatrième figure consistant à ne pas tenir compte du texte et des arguments avancés, comme le montrent assez abondamment les exemples précédents. Ces quatre figures sont devenues des clichés, des réflexes, employés comme des automatismes, et sans doute une certaine dose d'inconscience, par des journalistes qui réagissent de manière quasiment pavlovienne plus qu'ils ne pensent. L'auteur de La Littérature sans estomac a donc, comme Domecq l'avait prévu, été accusé de « populisme » (Rozynès, Badré), de « lepénisation des esprits » (Douin) ou, de manière détournée, à propos de Pays perdu, de pétainisme (Savigneau). De manière tout aussi prévisible, comme pour Domecq avant lui, Frédéric Beigbeder, Pierre-Louis Rozynès, Edwy Plenel, Bertrand Leclair, Yann Moix (Elle), Raphaëlle Rérolle (Le Monde des livres), Sébastien Lapaque, (Le Figaro littéraire) ont estimé qu'il écrivait par aigreur, envie, dépit, pour se faire un nom. Passons sur les accusations de misogynie (puisque Josyane Savigneau se trouvait, au passage, mise en cause) ou de « mépris du public », comme l'a dit Patricia Martin, puisque certains des auteurs critiqués remportaient un grand succès.

Bien entendu, les critiques formulées dans La Littérature sans estomac étaient dures. Elles appelaient une critique en retour, des réactions, pas nécessairement aimables, mais qui répondraient au texte, à ses arguments, à ses présupposés. Dans les articles qui ont été opposés au livre, ce n'est pas ce qui s'est passé. Le niveau accablant de certaines de ces réactions a étonné l'auteur, qui s'attendait à plus de tenue et d'honnêteté intellectuelle de la part de journalistes respectables. Il a brusquement découvert ce qu'était le journalisme littéraire. Le Crétinisme alpin a été écrit pour rendre compte de cette expérience, et témoigner auprès des lecteurs. Dans l'ensemble, le livre a été plutôt mal reçu. On a considéré qu'il ne s'agissait que d'un règlement de comptes dans un milieu confiné. Il semble donc qu'on ne puisse rendre publiques des pratiques représentatives du fonctionnement ordinaire du journalisme sans être renvoyé à l'insignifiance, et accusé d'obéir aux mêmes motivations que celles que l'on dénonce. En quelque sorte, soit l'on subit en silence, soit l'on dénonce, et dans ce cas les grands esprits qui tiennent les rubriques littéraires vous considèrent comme un individu peu ragoûtant.

De même, si Eric Naulleau s'est décidé à écrire Petit déjeuner chez Tyrannie, c'est qu'il avait rencontré Josyane Savigneau dans un esprit de conciliation, et qu'il avait été très choqué par les propos tenus par elle au cours de cette entrevue, et par le silence de Jean-Luc Douin et Patrick Kéchichian, qui étaient présents. Il n'avait aucune raison d'inventer de tels propos, et cherchait plutôt la pacification. Si l'éditrice du Monde des livres prend bien garde, dans ce qu'elle publie, de conserver une apparence de dignité, il en va tout autrement dans le privé. Devant Eric Naulleau, elle a donc estimé que Jourde était un « crétin des Alpes », qui méritait « son pied dans les couilles », qu'il avait l'air, sur les photos, d'un homosexuel, ce qui expliquerait son animosité envers Josyane Savigneau, puisque certains homosexuels détestent les lesbiennes, et que s'il était atteint du sida, ce serait un bon débarras. Par la suite, Mme Savigneau, à l'occasion de son autobiographie, s'est estimée « victime de la calomnie », malheureuse provinciale souffre-douleur d'affreux parisiens.

Jean-Luc Douin et Josyane Savigneau ont demandé à l'avocat Emmanuel Pierrat de mettre en demeure Jourde et Naulleau de supprimer certains passages de *Petit déjeuner chez tyrannie*. Devant le refus des auteurs, et la création d'un comité de soutien composé d'universitaires, d'écrivains, de journalistes, de lecteurs (voir le site Fabula), ils n'ont pas donné suite.

Extrait

Il faut respecter le public, donc, et respecter la soupe qu'on lui sert. Il faut respecter le texte. Sachant jouer avec brio de la technique comme de la psychologie, Bertrand Leclair rappelle, tout comme Jean-Luc Douin, que des citations ne doivent pas être détachées de leur contexte. Voilà une idée neuve, qui n'a à peu près jamais servi. Et c'est tellement vrai : par exemple, sur les 270 lignes du chapitre consacré à Marie Darieussecq, dans *La Littérature sans estomac*, il n'y a que 65 lignes de citations (un quart du texte). Dans le chapitre sur Christine Angot, une trentaine de citations (deux par page en moyenne), dont certaines d'une demi-page seulement. C'est scandaleusement peu. Bertrand Leclair fait en général beaucoup mieux. Comment prétendre commenter une œuvre à partir de si peu ? Et de quel droit détacher cette formule de Christine Angot : « Marie Christine Léonore Léonore Marie-Christine Marie-Christine Léonore », alors que dans *L'Inceste* ces deux noms sont répétés sur une pleine page, ce qui a quand même un tout autre sens ! Pour éviter ce grave défaut, il aurait fallu reproduire in extenso *Truismes* ou *L'Inceste*. C'est ainsi que l'auteur procédera la prochaine fois qu'il publiera un livre de critique.

L'impeccable Jean-Luc Douin cite toujours avec abondance, lui. Il ne détache jamais les citations de leur contexte, lui. Il les invente, c'est plus simple et plus rigoureux. Lorsqu'il dit que, selon Jourde, *Le Monde des livres* serait « verrouillé » par Sollers, les guillemets entre lesquels Douin place le mot « verrouillé » indiquent que ce terme figure dans le texte de Jourde. Ce qui n'est pas le cas. Mais cela n'a aucune importance, tout est dans l'esprit. D'ailleurs Jean-Luc Douin ne transgresse aucunement ici le code de déontologie du *Monde des livres* : ce dernier stipule qu'une citation « ne peut être corrigée », il ne précise pas que le journaliste doit s'interdire d'en inventer une. On a bien le droit à un peu de créativité.

On a vu, à propos de scatologie, comment Jean-Luc Douin s'y entendait pour attribuer au critique la scatologie du critiqué. Ce savoir-faire dans la délicate manipulation de la citation, le grand praticien nous en donne à chaque instant de nouvelles preuves. Commentant *La Littérature sans estomac*, Douin rapproche deux expressions : « dégoulinade verbale », qui qualifie Cancer, de Mehdi Belhaj Kacem, et « logorrhée amphigourique », qui désigne les pièces de Valère Novarina. Comme la première stigmatise le style de Belhaj Kacem, et que la seconde figure dans un éloge de Novarina, Jean-Luc Douin démontre bien, par ce rapprochement, le caractère « incohérent » des propos tenus dans *La Littérature sans estomac*. Certes, des chipoteurs, en allant regarder les détails, pourraient constater que l'ouvrage s'interroge très explicitement sur l'illisibilité, qu'il en oppose deux formes, l'une inventive et l'autre

conventionnelle, l'une qui fonctionne et l'autre non, tout cela dans le passage même où est relevée l'une des deux formules. Ces esprits mesquins pourraient alors se laisser aller à soupçonner un journaliste du *Monde des livres* de falsification, ou plus simplement de bêtise. Il ne faut pas penser des choses pareilles, parce que ce n'est même pas vrai.

Il ne faut pas le penser non plus lorsque Jean-Luc Douin écrit que « Combattant majeur » est la « manière journalière de désigner Philippe Sollers ». Le fait que l'expression soit employée par Viviane Forrester dans un article du Monde des livres à la gloire de Sollers, et citée dans La Littérature sans estomac, ne saurait nous induire à penser que Jean-Luc Douin se livre à un trucage, ou qu'il ne lit pas les articles publiés par le journal où il travaille. En effet, Le Monde des livres est un journal sérieux et c'est avec raison que Jean-Luc Douin se réclame de cette vertu qu'il applique si bien, la rigueur. Comme on le voit, du point de vue des citations, son article est un modèle de rigueur.

De même, lorsque Jean-Luc Douin relève les erreurs grossières qui figurent dans La Littérature sans estomac, il faut le croire sur parole : les auteurs auxquels cet ouvrage attribue des prix « n'ont pas été honorés par le Goncourt ou le Femina ». Donc, Olivier Rolin n'a pas reçu le prix Femina pour PortSoudan, Pascale Roze n'a pas reçu le Goncourt en 1996. C'est une erreur. Elle a cru, à tort, recevoir ce prix, et le jury a cru à tort le lui attribuer. Telle est la puissance de l'illusion humaine.

L'idée qu'un tel auteur puisse recevoir ce prix n'était pas, il est vrai, très crédible.

Lorsque Bertrand Leclair donne des leçons de citation, et qu'il qualifie de « dérapage » le fait d'écrire d'un critique qu'il a « de la merde plein la bouche », on applaudit. Quelle grossièreté, en effet. Si on se reporte au texte de La Littérature sans estomac, on y lit que le critique en question a « de la merde dans les yeux », expression triviale, sans aucun doute, mais atténuée par son caractère consacré, lorsqu'il s'agit de signifier un manque de clairvoyance. Bertrand Leclair parle de « citations tronquées », « soigneusement prélevées ». Après quoi, il reproche à Jourde cette phrase : « ce que Voltaire a fait pour la civilisation occidentale du XVIIIe siècle, Houellebecq l'accomplit pour l'humanité de notre fin de siècle ». La comparaison est, ainsi formulée, d'une exagération ridicule. Ne prêtons aucune attention au fait qu'il est uniquement question de comparer, non pas l'idéologie ou l'engagement, mais le dispositif narratif des Particules élémentaires et de certains textes de Voltaire comme Micromégas : faire voir une civilisation dans le regard d'un étranger. C'est cela que Houellebecq « accomplit » en donnant de notre monde la vision d'un homme futur.

N'en concluons pas pour autant que Bertrand Leclair, comme son confrère du Monde, trafique les citations, les « prélève soigneusement » afin de les détourner totalement et sciemment de leur sens. Des journalistes comme Rozynès, Leclair, Douin sont des autorités, des gens trop honorablement connus pour qu'on puisse les soupçonner de francs mensonges ou de manipulations de texte. Si ce dernier semble les démentir, il s'agit sans doute d'une hallucination passagère du lecteur, qu'un peu de critique sérieuse et honorable dissipera

Revue de presse

Quelques livres pour ébranler «Le Monde»

Pierre Bourdieu avait bien décrit comment les dominés participent à leur propre domination en intégrant les formes de pensée des dominants. Il n'avait pas prévu l'inverse : que la ruse ultime des dominants serait de légitimer leur pouvoir en se prétendant dominés.

C'est l'idée la plus culottée de l'année. et elle nous vient du financier Alain Minc, qui émarge aussi au conseil d'administration de tout ce qui compte dans le monde culturo-industriel (Fnac, Pinault-Printemps-La Redoute, Valeo...) et préside le conseil de surveillance du Monde. Ainsi donc, le privilège de l'élite, qui est de forger le consensus, serait menacé par la voix envahissante de minorités » (gays, féministes, communautés ethniques et religieuses, militants tiers-mondistes : étrange amalgame), qui, sous couvert de protestations antimondialistes et autres aspirations égalitaires, pourraient bousculer le bel ordonnancement du monde tel qu'il tournait bien.

Il faut dire que cette classe dominante subit ces derniers temps de sérieux coups de boutoir venus d'obscurs sans-grade. Premier visé : le journal Le Monde, qui incarne symboliquement cette alliance du pouvoir avec la bonne conscience dite de gauche. En attendant l'enquête de Pierre Péan, dont la publication chez Fayard ne cesse d'être repoussée, et celle du journaliste Philippe Cohen, le premier quotidien français est l'une des cibles du déjà best-seller Bien entendu..., c'est off.

Daniel Carton y dénonce — une fois de plus et assez classiquement — la collusion des hommes politiques et des médias. Livre inabouti, plein d'une révolte impuissante qui n'a pas les armes de son ambition, survendu par son éditeur avec la recette éprouvée du on vous cache tout, on vous dit rien », il risque surtout de flatter la France d'en bas sans inquiéter le moins du monde celle d'en haut. Tout autre est le pamphlet jubilatoire de l'éditeur Éric Naulleau contre Le Monde des livres. L'an dernier, il publiait dans sa petite maison, L'Esprit des péninsules, La Littérature sans estomac, un essai drolatique de Pierre Jourde contre les fausses valeurs de la littérature française actuelle. L'introduction dénonçait la complaisance du Monde des livres à l'égard de chaque opus de Philippe Sollers, ci-devant directeur de collection chez Gallimard mais aussi éditorialiste... au Monde.

La réaction contre Jourde et son éditeur fut violente : injures, menaces à peine voilées, pour finir non dans un duel sur un pré, mais dans un déjeuner, non loin de Saint-Germain, en forme de procès stalinien contre le pugnace petit éditeur. C'est l'outrance de ces attaques qui a décidé Eric Naulleau à remettre le couvert et à « sonner le réveil ».

Son Petit Déjeuner chez tyrannie est une réflexion musclée sur l'inconséquence et le cynisme libertin d'une tyrannie (Naulleau n'a pas peur des mots) qui n'a pas conscience d'elle-même. L'intérêt de ces invectives par voie de livres pourrait être aussi microscopique que microcosmique s'il n'y avait, contre un pot de fer, le talent joyeux d'un pot de terre plein de foi et de santé, qui n'a rien d'autre à perdre que le passage sous silence des livres qu'il édite dans les colonnes du Monde. Il faut donc lire ce petit texte pour comprendre comment le narcissisme du pouvoir établi gangrène la morale, le goût et, finalement, la perception du monde (le vrai).



Tonton flingueur



Le livre que les éditions La Fosse aux ours publient en cette rentrée de janvier nous pose deux problèmes. Le premier, c'est qu'il est en partie écrit par Éric Naulleau, un collaborateur régulier du Matricule et qu'à ce titre nous n'en devrions pas parler (ça s'appelle de la déontologie). Le deuxième, c'est que cet ouvrage, composé de deux textes (l'autre est de Pierre Jourde), évoque les pratiques de la critique parisienne, du Monde des livres plus précisément, et que ce microscopique monde ne suscite finalement l'intérêt de quasiment personne. Exceptés les gens de la profession : éditeurs et auteurs (les bibliothécaires et les libraires s'en moquent comme de leurs premières chaussettes). Mais ce livre dérange au point que des menaces judiciaires ont été adressées à un de ses auteurs AVANT même parution de l'ouvrage. On tirera alors deux conséquences de ces faits avérés (un extrait de courrier figure à la fin de l'ouvrage) : la première est que l'enjeu d'un tel livre dépasse de loin le simple commérage du milieu incestueux des lettres. Sinon, pourquoi sortir l'artillerie lourde et risquer le ridicule de vouloir censurer un ouvrage alors même qu'on se drape élégamment dans l'attitude des défenseurs de la liberté d'expression (voyez, pour Le Monde des Livres, Philippe Sollers qui n'en rate pas une pour passer pour le Don Quichotte de l'anti-censure...). La deuxième conséquence, c'est que vu la portée politique de ce livre et vu les menaces qui pèsent sur lui, une autre déontologie s'oppose à la règle de ne pas parler des livres de nos collaborateurs. Il s'agit juste de n'être pas les complices silencieux et résignés d'une pratique dont on pense depuis longtemps (11 ans) qu'elle est mortifère pour la littérature contemporaine. Cette pratique consiste, par intérêt personnel, à couronner d'une gloire éphémère des livres assez insipides et à passer sous silence des œuvres autrement importantes. Afin, probablement que les borgnes puissent vivre en rois au royaume des aveugles. Dernier exemple en date (nous sommes le 27 janvier) : l'article sur Jean d'Ormesson dans Le Monde des livres du 24/01 : outre qu'on n'apprend rien sur la valeur littéraire du dandy sympathique, la journaliste parvient à faire que son hôte «pieds nus dans ses mocassins» s'étonne «qu'il y ait si peu de gens sur la case bonheur. À part Sollers.» Le jeu, au Monde des livres, consiste à écrire le plus souvent possible le nom de Sollers. C'est louable. Le jour où Le Monde arrêtera ce petit jeu, Sollers fera «pschiiittttt». Faut-il adresser au Monde des livres une liste d'auteurs que le bonheur n'effraie pas?



Nous ne nous prêterons pas à une dénonciation du Monde des livres après que Jean-Philippe Domecq s'y est très intelligemment (et très courageusement) livré. Nous n'avons ni sa plume ni le punch de Pierre Jourde qui commit l'an dernier La Littérature sans estomac sur lequel nous avons émis plusieurs réserves mais salué le côté revigorant. C'est là que l'affaire commence. Le livre de Jourde est publié par L'Esprit des péninsules que dirige Éric Naulleau. Le texte d'ouverture montre avec bonheur (tiens voilà déjà, en Jourde, un auteur à mettre sur la case Bonheur) comment Sollers fait la pluie et le beau temps (en fait la médiocrité) du Monde des livres. Évidemment le livre ne plut guère aux intéressés qui agirent. C'est leurs actes et leurs propos que rapporte aujourd'hui Petit Déjeuner en Tyrannie et une réponse à leurs actes que fait Le Crétinisme alpin qui suit. Dans une langue superbe, drôle et joueuse, Éric Naulleau évoque

les pressions qu'il dut subir. Il se moque gentiment, avec une bonhomie d'autant plus mordante, de ses adversaires. Mais, surtout, il file une métaphore diablement bien foutue entre la critique de clique et les anciens régimes de l'Europe de l'Est qu'il connaît bien. Son propos s'alimente de lectures

d'auteurs que, du coup, il nous donne diablement envie de lire. C'est dire que ce texte (110 pages) se lit en souriant et avec une excitation de la pensée bien agréable. Franchement, vous ne regretterez pas une telle lecture.

Jourde arrive ensuite pour un dernier round qui n'est pas d'observation. L'homme cogne dru, on le sait. S'il n'a pas l'élégant jeu de jambes d'Éric Naulleau, il compense par un style plus direct (aussi bien du gauche que du droit). Bref, ce livre est un vrai bonheur (dites-le à d'Ormesson si vous le voyez) de lecture. Pour ses lecteurs. Il semblerait que pour son éditeur, Pierre-Jean Balzan, il soit la promesse de quelques ennuis. Entretien avec le troisième tonton flingueur de la bande.

Le livre devait paraître aux éditions l'Esprit des Péninsules que dirige Éric Naulleau, il paraît en fait chez vous à la Fosse aux ours. Pourquoi et comment vous est-il parvenu?

J'ai rencontré Éric Naulleau l'année dernière au mois de février. J'aimais bien son travail d'éditeur et il venait de publier un livre de Marisa Madieri Vert d'eau que je trouvais très beau.

Au salon du livre de Paris, fin mars, Naulleau m'a raconté ce déjeuner surréaliste avec des journalistes du Monde et le pétage de plombs de Josyane Savigneau. J'avais lu peu de temps auparavant l'article dans Le Monde de Jean-Luc Douin sur le livre de Pierre Jourde La Littérature sans estomac qui parlait, entre autres, de la respiration catarrhale de l'auteur. (Un article bien dégueulasse.)

Quand, à l'automne, Éric Naulleau m'a parlé de son projet de livre, je lui ai conseillé de ne pas éditer ce livre à ses éditions car il allait en plus se voir reprocher de s'auto-éditer.

Puis sont arrivées en novembre les menaces judiciaires et il nous a semblé que nous serions plus forts à deux pour affronter la foule déchaînée.

Vous aviez lu La Littérature sans estomac, l'essai pamphlétaire de Jourde paru l'an dernier? Qu'en aviez-vous pensé?

Comme lecteur je préfèrerais toujours un bon roman à un essai (pamphlet) sur la littérature. Mais le livre de Pierre Jourde avait un caractère salutaire. J'ai trouvé le texte drôle, souvent brillant, irritant aussi, parfois injuste (sur Pierre Autin-Grenier), mais rien qui ne justifie une telle hystérie.

Petit Déjeuner chez Tyrannie se clôt par des menaces de procédures judiciaires. Vous y croyez?

Les menaces judiciaires sont arrivées juste avant la publication de Petit Déjeuner... Ce n'est pas banal que des journalistes s'attaquent à un livre qui n'est pas encore sorti. Que des critiques fassent peser une menace sur un livre qui les critique, c'est quand même un peu fort. Peu de journaux ont réagi à cette attitude scandaleuse (Libération, Charlie Hebdo, Marianne). Mais où est donc passé Le Canard enchaîné?

Il ne me semble pas possible que certains critiques se positionnent en cour de cassation de la chose littéraire qui statueraient en dernier ressort et ne supporteraient aucun avis contraire.

Pour ce qui va suivre, on peut s'attendre à tout. Une division blindée pour écraser une jacquerie?

Quel travail de lecture avez-vous effectué en réponse aux menaces?

Nous avons essayé qu'il n'y ait pas de propos gratuits. Naulleau s'appuie sur des articles, des faits. Il essaie de porter un regard amusé sur tous les coups tordus qu'il a subis.

Vous êtes éditeur, Éric Naulleau également ; vous attaquer comme vous le faites au Monde des livres ne risque-t-il pas de mettre en péril vos activités comme le laisserait penser Petit Déjeuner?

J'aimerais tellement vous dire qu'il n'y a pas de risques. Mais depuis un an, les tentatives d'intimidation et de déstabilisation se sont multipliées. Non, en fait le mot tentative est impropre car je dois employer le mot acte : articles qui ne paraissent pas, retrait de parrainage, sortie différée du livre de Pierre Jourde en poche, menaces verbales. Une vraie comédie humaine...

Ne pensez-vous pas que ces querelles sont puériles ? La critique littéraire n'est guère influente. Quels enjeux représente pour vous cette épreuve conflictuelle?

Les enjeux d'un tel livre dépassent largement le problème de la critique littéraire mais vous avez raison de signaler que la critique littéraire est le plus souvent sans grande influence sur la vie d'un livre et que le soutien d'un libraire est parfois plus décisif qu'un article de journal.

Ce livre et le traitement dont il fait l'objet posent la question : Peut-on publier un livre sur la critique? Et on est là dans le domaine de la liberté d'expression et de critique.

Désolé d'être aussi grave, tout cela manque de légèreté. Alors je voudrais finir sur un extrait d'un article de Pierre Georges dans Le Monde du 22 janvier dénonçant les atteintes du droit fondamental à la critique :

«Dénigrement ! Diffamation ! Sabotage ! Attentat !

Les critiques ne seront plus admises qu'à condition d'être acritiques, favorables, grandioses, aimables, complices, louangeuses et promotionnelles.

Pierre-Jean Balzan, Le matricule des anges

Un « monde » sans pitié

Dans « Petit Déjeuner chez tyrannie », Pierre Jourde et Eric Naulleau partent à l'assaut du « Monde des livres », pointant le despotisme de ceux qui le dirigent. Pots de terre contre pot de fer ? « On est prêts à avoir un paquet d'emmerdes », avouent-ils en chœur.

« Quotidien international d'information générale, le Monde a pour vocation la recherche dynamique, responsable et loyale de la vérité des faits dans tous les domaines de la vie publique. Il se refuse à mettre cette mission au service d'un quelconque intérêt particulier, qu'il soit celui de personnes privées ou d'autorités publiques », (extrait d'un texte d'Edwy Plenel in le hors série le Style du "Monde" 2002.) L'année dernière, Pierre Jourde, professeur à l'université de Grenoble III, publiait la Littérature sans estomac. Cet ouvrage de critique littéraire s'ouvrait sur un texte intitulé l'Organe officiel du combattant majeur : "le Monde des livres" et Philippe Sollers, qui mettait à mal les principes d'Edwy Plenel, directeur du Monde, précédemment énoncés : « Qui déplaît à Sollers ou à Josyane Savigneau – rédactrice en chef de ce supplément littéraire –, quelle que soit la qualité de son œuvre, n'aura pas les honneurs du Monde des livres. ». Régulièrement attaqués par la rédaction du Monde pour ce passage litigieux, l'auteur et son éditeur, Eric Naulleau, ont écrit un autre livre révélant les méthodes peu démocratiques qu'emploie la rédaction en chef du quotidien pour faire taire ses opposants. Petit Déjeuner chez tyrannie (c'est le titre) n'était pas encore paru que l'équipe du Monde s'en inquiétait déjà. Emmanuel Pierrat, avocat attitré de toute la presse parisienne en général et du Monde en particulier, a tenu à prévenir les deux compères : « Je vous mets donc en demeure de supprimer du texte Déjeuner chez tyrannie (...) toute injure ou allégation diffamatoire visant mes clients. » A en juger par le contenu – « Loin de nous l'idée de reprocher à Jean-Luc Douin (rédacteur en chef adjoint du Monde des livres, NDLR) de ne pas lire le supplément qu'il dirige, certaines semaines, on en ferait bien autant » –, Pierre Jourde et Eric Naulleau ont oublié de tenir compte de cet avertissement. Autopromo tapageuse ou réel débat sur le fonctionnement des médias ? La parole à l'accusation.

« C'EST EXTRAORDINAIRE LE NIVEAU QU'A ATTEINT LE TROUILLOMÈTRE DANS LA VIE CULTURELLE FRANÇAISE. »

Après la publication de « la Littérature sans estomac », vous avez déclaré à la presse ne pas vouloir écrire sur le milieu littéraire, préférant critiquer les textes seuls. Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

Pierre Jourde : Je n'ai pas vraiment changé d'avis. Je fais toujours de l'analyse de textes mais journalistiques cette fois, pas littéraires. Dans la Littérature sans estomac, j'esquissais une piste : les critiques sont les principaux responsables de l'état actuel de la littérature. J'en parlais peu mais les réactions qu'ont suscitées ces quelques lignes m'ont donné l'occasion d'un prolongement.

Et vous, Eric Naulleau pourquoi avoir décidé de prendre la plume ?

Eric Naulleau : Après la publication du livre de Pierre Jourde, j'ai été attaqué, provoqué par la rédaction du Monde des livres et son entourage, notamment Pierre Louis Rozynès, rédacteur en chef de Livres hebdo. Ce dernier nous a traités de « populistes », expression qui rime avec d'autres mots plus fâcheux encore...

P.J. : Chez ces gens-là, ça devient un argument systématique. Si on n'est pas d'accord avec eux, on est nécessairement un fachos. Ils le disent soit très directement, soit à la manière d'Edwy Plenel : il ne faut pas s'opposer à un journal « métissé » comme le Monde. Traduction : leurs adversaires sont des populistes d'extrême droite.

Oui mais vous êtes vous-même ambigu quant à vos préférences politiques...

P.J. : Même quand on me traite de fachos, j'estime que je n'ai pas à donner des preuves de correction politique. Je ne vais pas sortir la photo de mes enfants vaguement nègres quand on m'accuse de ne pas être assez métissé. Je refuse de sortir mes papiers.

Pour répondre à vos détracteurs, n'était-il pas possible de le faire sous forme d'article dans un journal plus neutre. Fallait-il en faire un livre ?

E.N. : Pourquoi, ça vous ennuie ?

Quand « la Littérature sans estomac » est sorti, vous jugiez des textes sans connaître personnellement leurs auteurs ni les acteurs de ce milieu. Vous bénéficiez donc d'une présomption d'objectivité. Depuis, vous les avez rencontrés et votre texte a l'air d'une vengeance. Ne craignez-vous pas que cela décrédibilise votre discours ?

P.J. : En général, l'ennui, quand on est mêlé à ces milieux, c'est qu'on est amené à faire des compromis. Selon toute vraisemblance, nous n'en avons pas tellement faits. Quand mon livre est sorti, j'ai examiné les critiques le concernant et je suis tombé des nues. Certains articles favorables me paraissaient légèrement de l'ordre du malentendu. Et puis je me suis rendu compte que les critiques pour qui j'avais a priori du respect, qui travaillent pour le Monde des livres ou la Quinzaine littéraire, manipulent les textes en toute bonne conscience. Jean-Luc Douin invente même des passages qu'il aurait cru lire dans mon livre mais qui n'y figurent pas. Tout cela m'a donné envie de répondre. Ce n'est pas une vengeance mais un prolongement.

A qui s'adresse ce livre ?

E.N. : A tout le monde en général et à ceux qui nous ont attaqués en particulier : Pierre Louis Rozynès, Josyane Savigneau, Jean-Luc Douin ou Patrick Kéchichian.

Le lecteur ne risque-t-il pas, à lire ce qui ressemble parfois à une correspondance privée, de se dire que ce n'est pas à lui que s'adressent les auteurs ?

P.J. : Le lecteur de la Littérature sans estomac est un individu qui s'intéresse à la littérature contemporaine. Le lecteur de Petit Déjeuner chez tyrannie est le même : c'est lui qui lit les pages littéraires du Monde, du Nouvel Observateur ou du Figaro. Je mets en garde les lecteurs contre les méthodes peu déontologiques de certains critiques dont ils boivent les paroles.

Pourquoi ce « Petit Déjeuner chez tyrannie » ne paraît-il pas à l'Esprit des Péninsules mais chez un autre petit éditeur, la Fosse aux Ours ?

E.N. : Je pensais le faire paraître chez nous. Mais mon associée m'a fait valoir, peut-être avec raison, que ce n'est pas terrible de s'auto-éditer. La Fosse aux Ours était d'accord pour reprendre le texte. De plus, nous avons trouvé préférable de rester chez un petit éditeur.

Petit éditeur qui risque d'être lourdement attaqué par ceux que vous éreintez...

E.N. : Certainement. Ce que fait la Fosse aux Ours est héroïque, d'autant que c'est en connaissance de cause. On a été obligé de prendre un avocat à la suite des lettres d'avertissement d'Emmanuel Pierrat, l'avocat qui conseille la rédaction en chef du Monde des livres. On est prêt à avoir un sacré paquet d'emmerdes.

P.J. : L'éditeur m'a même appelé pour me dire qu'il avait fait changer son contrat de mariage pour qu'il reste quelque chose à sa femme s'il devait y perdre sa chemise (Rires).

Sous la pression, avez-vous été obligés de censurer certains passages ?

E.N. : Oui, mais on n'a pas changé grand chose car si l'on s'en tient à l'article de loi, il ne peut rien rester du livre. Il y a donc eu une résolution du problème par l'absurde : il fallait tout couper ou ne rien couper. J'ai quand même été sensible aux remarques de l'éditeur. Mais si j'avais tenu compte du principe de précaution, il ne restait rien.

Qu'espérez-vous que ce livre change dans le débat intellectuel et littéraire ?

P.J. : J'espère que les intervenants dans ce débat auront moins peur. C'est extraordinaire le niveau qu'a atteint le trouillomètre dans la vie culturelle française. Or, les gens ont oublié qu'ils ne risquent pas leur peau, parfois un peu leur job ou un procès, mais c'est tout.

Audrey Diwan, Technikart

De la tyrannie silencieuse

Considérant le silence assourdissant qui salua la sortie de la Littérature sans estomac (1) de Pierre Jourde, supputons ce qu'il en sera de l'accompagnement critique de Petit Déjeuner chez Tyrannie, par Eric Naulleau, suivi du Crétinisme alpin, par Pierre Jourde (2), en librairie depuis le 21 janvier. Naulleau est directeur de l'Esprit des péninsules, qui édite dans 45 mètres carrés vingt titres par an, parmi lesquels, en janvier 2002, la Littérature sans estomac. Lauréat du prix de la critique de l'Académie française, cet essai ne l'eût sans doute pas été s'il n'avait eu l'heur de déplaire assez vivement au Monde des livres en évoquant certaines connivences médiatico-littéraires appariant les noms de Josyane Savigneau, directrice de ce supplément du quotidien du soir, et de Philippe Sollers, éditeur et auteur Gallimard, qui y collabore avec une intarissable régularité. La première s'en émut. En novembre dernier, après que la revue Chronicart eut publié des bonnes feuilles du Crétinisme alpin (Jourde y revient sur le traitement critique fait à sa Littérature sans estomac), Savigneau somma Jourde et son éditeur Naulleau de n'y pas revenir. En clair, de ne pas publier sous peine de poursuites judiciaires. En plus clair, la directrice du Monde des livres annonçait son intention d'en faire censurer un (Libération du 21/11/2002).

On se félicitera de ce qu'à ce jour, aucune procédure ne soit encore venue prolonger les menace et promesse de procès contre un texte édifiant. Eric Naulleau y relate un singulier épisode de ce qui ne faisait pas encore une affaire : éditeur, il s'étonnait, au printemps 2002, de la violence faite à son auteur, violence lourde d'attaques ad hominem et ayant peu à voir avec le propos de l'ouvrage. Courtoisement, l'institution le Monde des livres, qu'il sollicita, le convia à déjeuner. Deux collaborateurs de Savigneau - Jean-Luc Douin, qui s'associera aux velléités procédurières de sa rédactrice en chef, et Patrick Kéchichian - accompagneront celle-ci à ces agapes, dont Petit Déjeuner ... relate les minutes accablantes.

D'ores et déjà, un destin infernal semble promis à Petit Déjeuner chez Tyrannie, un destin qui l'avale et le digère en le disqualifiant d'avance. Car il fut vite établi qu'en cette année littéraire très rose bonbon-bleu CRS, il ne serait pas de bonne politique, chez qui se rendit aux tribunaux pour défendre Houellebecq, de les solliciter pour faire taire Naulleau et Jourde. Afin de les tuer, ceux-là, sans prendre le risque de les promouvoir, mieux vaudrait que s'installe un black out doucement consensuel. Non pas une omerta vulgaire et toujours aléatoire (ses organisateurs courraient le risque de s'y salir les mains), mais un silence entendu, neutre, distancié, lisse comme un linceul et lourd comme une chape. Un silence qui n'est d'or que si ceux qui en participent sont convaincus de sa légitimité littéraire, politique et morale ; et l'affaire ne serait tout à fait dans le sac qu'à condition qu'elle puisse instruire le procès de Naulleau et Jourde : le procès de leur désir de procès ? à fins évidemment publicitaires, donc vulgaires. Songez !... S'attaquer au Monde, n'est-ce pas la recette idéale pour vendre ?

Ainsi se développent d'elles-mêmes, en un banal mécanisme d'autocensure, les « quatre figures rhétoriques d'intimidation culturelle » que Jean-Philippe Domecq identifie dans son *Pari littéraire* (Editions Esprit), et auxquelles *Petit Déjeuner...* renvoie par anticipation. Soit : 1) Le binôme réussite-frustration (Le Monde est le monde, et Jourde un « petit prof » comme il est de « petits juges » ; 2) La logique de ligue (un « complot », forcément, inspire cette énième tentative de « déstabilisation » de l'institution, complot dont il se susurrera que Naulleau et Jourde sont les agents candides - id est : manipulés) ; 3) La diabolisation politique (en gros, le poujadisme qu'évoquait en août le *Nouvel Observateur* en parlant de « lutte raffarino-littéraire de la France d'en bas contre la France d'en haut, invectives (...), parole gauloise (...), revanche du cru sur l'écrit » , et le « néopopulisme » qui obsède Alain Minc) ; 4) La disqualification du travail sur les textes (La Littérature sans estomac distinguait aussi une production de qualité ? N'en retenons que les pages qu'une « aigreur jalouse » inspira...).

Le marché et le milieu vont faire le reste, où se jouera le sort de cette éclairante visite dans les coulisses d'une industrie culturelle. Déjà, les couteaux s'affûtent pour de trop prévisibles attentats, chasse-trapes, embûches et coups tordus à nombreuses bandes. Un livre en mourra, ou pas. S'il n'a, pour se faire entendre, que la complicité vicieuse de l'Ardisson du samedi soir, il en mourra. La boucle sera alors bouclée, et il ne sera plus temps de se plaindre.

Pierre Marcelle, Libération

De la tyrannie silencieuse

Considérant le silence assourdissant qui salua la sortie de la Littérature sans estomac (1) de Pierre Jourde, supputons ce qu'il en sera de l'accompagnement critique de Petit Déjeuner chez Tyrannie, par Eric Naulleau, suivi du Crétinisme alpin, par Pierre Jourde (2), en librairie depuis le 21 janvier. Naulleau est directeur de l'Esprit des péninsules, qui édite dans 45 mètres carrés vingt titres par an, parmi lesquels, en janvier 2002, la Littérature sans estomac. Lauréat du prix de la critique de l'Académie française, cet essai ne l'eût sans doute pas été s'il n'avait eu l'heur de déplaire assez vivement au Monde des livres en évoquant certaines connivences médiatico-littéraires appariant les noms de Josyane Savigneau, directrice de ce supplément du quotidien du soir, et de Philippe Sollers, éditeur et auteur Gallimard, qui y collabore avec une intarissable régularité. La première s'en émut. En novembre dernier, après que la revue Chronicart eut publié des bonnes feuilles du Crétinisme alpin (Jourde y revient sur le traitement critique fait à sa Littérature sans estomac), Savigneau somma Jourde et son éditeur Naulleau de n'y pas revenir. En clair, de ne pas publier sous peine de poursuites judiciaires. En plus clair, la directrice du Monde des livres annonçait son intention d'en faire censurer un (Libération du 21/11/2002).

On se félicitera de ce qu'à ce jour, aucune procédure ne soit encore venue prolonger les menaces et promesses de procès contre un texte édifiant. Eric Naulleau y relate un singulier épisode de ce qui ne faisait pas encore une affaire : éditeur, il s'étonnait, au printemps 2002, de la violence faite à son auteur, violence lourde d'attaques ad hominem et ayant peu à voir avec le propos de l'ouvrage. Courtoisement, l'institution le Monde des livres, qu'il sollicita, le convia à déjeuner. Deux collaborateurs de Savigneau - Jean-Luc Douin, qui s'associera aux velléités procédurières de sa rédactrice en chef, et Patrick Kéchichian - accompagneront celle-ci à ces agapes, dont Petit Déjeuner ... relate les minutes accablantes.

D'ores et déjà, un destin infernal semble promis à Petit Déjeuner chez Tyrannie, un destin qui l'avale et le digère en le disqualifiant d'avance. Car il fut vite établi qu'en cette année littéraire très rose bonbon-bleu CRS, il ne serait pas de bonne politique, chez qui se rendit aux tribunaux pour défendre Houellebecq, de les solliciter pour faire taire Naulleau et Jourde. Afin de les tuer, ceux-là, sans prendre le risque de les promouvoir, mieux vaudrait que s'installe un black out doucement consensuel. Non pas une omerta vulgaire et toujours aléatoire (ses organisateurs courraient le risque de s'y salir les mains), mais un silence entendu, neutre, distancié, lisse comme un linceul et lourd comme une chape. Un silence qui n'est d'or que si ceux qui en participent sont convaincus de sa légitimité littéraire, politique et morale ; et l'affaire ne serait tout à fait dans le sac qu'à condition qu'elle puisse instruire le procès de Naulleau et Jourde : le procès de leur désir de procès ? à fins évidemment publicitaires, donc vulgaires. Songez !... S'attaquer au Monde, n'est-ce pas la recette idéale pour vendre ?

Ainsi se développent d'elles-mêmes, en un banal mécanisme d'autocensure, les « quatre figures rhétoriques d'intimidation culturelle » que Jean-Philippe Domecq identifie dans son *Pari littéraire* (Editions Esprit), et auxquelles *Petit Déjeuner...* renvoie par anticipation. Soit : 1) Le binôme réussite-frustration (*Le Monde est le monde*, et Jourde un « petit prof » comme il est de « petits juges » ; 2) La logique de ligue (un « complot », forcément, inspire cette énième tentative de « déstabilisation » de l'institution, complot dont il se susurrera que Naulleau et Jourde sont les agents candides - id est : manipulés) ; 3) La diabolisation politique (en gros, le poujadisme qu'évoquait en août le *Nouvel Observateur* en parlant de « lutte raffarino-littéraire de la France d'en bas contre la France d'en haut, invectives (...), parole gauloise (...), revanche du cru sur l'écrit » , et le « néopopulisme » qui obsède Alain Minc) ; 4) La disqualification du travail sur les textes (*La Littérature sans estomac* distinguait aussi une production de qualité ? N'en retenons que les pages qu'une « aigreur jalouse » inspira...).

des livres que Léo Sheer, qui dirige une maison d'édition, a voulu supprimer la double page sur le livre de Naulleau et de Jourde. Une version que conteste Sheer.

Olivier Costemalle, Libération

Florilège

L'an dernier paraissait un essai de Pierre Jourde, *La Littérature sans estomac*, publié aux éditions L'Esprit des Péninsules, dirigées par Eric Naulleau, qui se voulait un pavé dans le marigot littéraire. Outre une rhétorique à la hache, multipliant paresseusement les citations, le livre s'en prenait à un ensemble hétéroclite d'écrivains, les « plus puissants » selon Jourde, qui réunissait aussi bien Philippe Sollers, Christine Angot et Frédéric Beigbeder que Camille Laurens, Marie Redonnet ou Pierre Autin-Grenier. « On ne s'illusionne pas d'ailleurs sur les conséquences de la publication d'un tel livre, qui ose s'attaquer aux maisons d'édition, aux écrivains et aux journaux les plus puissants », se rengorgeait l'auteur, avant d'aller recevoir une première « conséquence », le prix de la critique de l'Académie française. Dans le livre qui paraît aujourd'hui, Pierre Jourde commente les critiques négatives que son essai a suscitées. Paranoïa ? Son éditeur évoque une « vague d'articles élogieux » qui ne semble avoir aucune importance aux yeux de Jourde. Sa méthode est toujours la même : le mélange des genres. Le but, conclut-il, était de « dresser un petit bilan de santé morale et intellectuelle de la critique journalistique ». Pas sûr que celle-ci s'améliore grâce à ce texte. En revanche, une lueur de renouveau, éthique et théorique est apparue du côté de Marie-Claire : Pierre Jourde y publie désormais une chronique littéraire. [...]

Christophe Kantcheff, Politis

Dans sa chronique d'un lynchage annoncé (accompagnée d'un article de Pierre Jourde qui fait valoir un droit de réponse amusé et moqueur sur les attaques dont il fut l'objet) Eric Naulleau retrace les réactions en chaîne –et déchaînées – provoquées par ce pavé lancé dans le marigot parisien. Jourde a pu ainsi vérifier la pertinence des thèses de Jean-Philippe Domecq sur les stratégies mises en œuvre par l'intelligentsia parisienne pour étouffer tout discours déviant de la ligne officielle. [...] Il en va de même dans la vie parisienne et dans une cour de récréation : qu'un impertinent raille les petits caïds, et les séides réagissent. Les coups bas ont remplacé les coups dans les tibias. Et même si certains confrères ne ressortent pas grandis de cette querelle, au moins la vie littéraire sort-elle de sa léthargie. Pierre Jourde n'a certes pas l'influence de ceux qu'il stigmatise, mais il a pour lui la pertinence de l'analyse et l'impertinence du style. C'est peu, mais c'est essentiel.

Olivier Maison, Marianne

Auteur de *La Littérature sans estomac*, pamphlet tirant à vue sur le milieu littéraire, Jourde livre ici avec son éditeur le récit des échauffourées germanoprates qui s'ensuivirent. Un épisode de trop sans doute, l'« affaire Jourde » virant à la private joke de plus en plus pesante, venimeuse et indéchiffrable hors du VI^e arrondissement de Paris.

Aude Lancelin, Epok

L'an dernier, [Eric Naulleau] publiait dans sa petite maison, L'Esprit des péninsules, La Littérature sans estomac, un essai drolatique de Pierre Jourde contre les fausses valeurs de la littérature française actuelle. L'introduction dénonçait la complaisance du Monde des livres à l'égard de chaque opus de Philippe Sollers, ci-devant directeur de collection chez Gallimard, mais aussi éditorialiste... au Monde. La réaction contre Jourde et son éditeur fut violente : injures, menaces à peine voilées, pour finir non dans un duel sur le pré, mais dans un déjeuner, non loin de Saint-Germain, en forme de procès stalinien contre le pugnace petit éditeur. C'est l'outrance de ces attaques qui a décidé Eric Naulleau à remettre le couvert et à « sonner le réveil ». Son Petit Déjeuner chez tyrannie est une réflexion musclée sur l'inconséquence et le cynisme libertin d'une tyrannie (Naulleau n'a pas peur des mots) qui n'a pas conscience d'elle-même. L'intérêt de ces invectives par voie de livres pourrait être aussi microscopique que microcosmique s'il n'y avait, contre un pot de fer, le talent joyeux d'un pot de terre plein de foi et de santé, qui n'a rien d'autre à perdre que le passage sous silence des livres qu'il édite dans les colonnes du Monde. Il faut donc lire ce petit texte pour comprendre comment le narcissisme du pouvoir établi gangrène la morale, le goût et, finalement, la perception du monde (le vrai).

Catherine Portevin, Télérama.

Ce pamphlet à deux textes s'attaque au supplément littéraire du journal Le Monde, ridiculise sa rédactrice en chef et dénonce un circuit d'auteurs au couvert mis, dont Philippe

Sollers. L'ouvrage s'est vendu à 6000 exemplaires. Il émeut la « cancanie » littéraire. Autant le second texte, de Jourde, souffre d'une pesante aigreur, autant celui de Naulleau sonne juste. Ferme, trapu, doué d'un humour en paradoxes, l'éditeur est un toucan pince-sans-rire dont le vol a, par hasard, croisé un univers qu'il ignorait : celui des gendelettres de Paris.

Philippe Lançon, Libération

Comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, l'auteur et l'éditeur d'un livre mal accueilli par une grande partie de la critique ont décidé de faire savoir aux journalistes ce que ceux-ci auraient dû écrire pour rendre compte de l'ouvrage.

L'Auteur, Pierre Jourde, explique ainsi à ceux qui ont mal lu, selon lui, sa Littérature sans estomac (L'Esprit des péninsules, 2002) qu'ils y auraient découvert, s'ils avaient fait quelques efforts, « une conception d'ensemble de la littérature ». Ils y auraient même trouvé des mots savants tels que « onomastique », « ontologique », « concetto », « nécessité éthique », « horizon d'attente », « valeur symbolique ». Hélas ! beaucoup de critiques n'ont vu dans son livre qu'un mauvais pamphlet contre le monde littéraire en général et contre « Le Monde des livres » en particulier. Incompris, Pierre Jourde reprend donc la plume, non pas pour développer ses fortes idées sur la littérature mais pour dénoncer, sous couvert d'une réponse aux critiques, des pratiques « qui ressemblent à celles des bonnes vieilles dictatures staliniennes » et, bien sûr, la « servilité » du Monde envers quelques écrivains, à commencer par Philippe Sollers.